

Michoacán, en nahuatl : « lieu des poissons », désignait au 16^e siècle la ville indienne de Tzintzuntzan, capitale des Porhépecha. Cette civilisation de l'Amérique centrale aurait disparu sans laisser de traces, s'il n'y avait eu la Relation de Michoacán, véritable testament écrit en langue espagnole aux alentours de 1540, où sont consignés l'histoire de ce peuple, ses croyances, sa foi, les noms de ses dieux et de ses héros. Écrit à la demande du vice-roi de la Nouvelle-Espagne par un scribe

inconnu, sous la dictée des derniers nobles porhépecha à la veille de la mort de leur civilisation, c'est un livre purement indien, dont la force orale et poétique fait l'égal des plus grandes œuvres épiques de la littérature universelle. L'écrivain français J.M.G. Le Clézio, qui a traduit et présenté en français la Relation de Michoacán (Gallimard, 1984), évoque ci-après ce récit légendaire de la mémoire indienne.

La Relation de Michoacán

Le testament d'un peuple

par J.M.G. Le Clézio

LES grands récits historiques sont aussi des genèses : ils nous racontent la création de la terre, son premier peuplement et l'avènement des dieux et de leurs créatures. Ils racontent cela avec simplicité, comme si le monde n'était que ce territoire lié à un peuple et qu'au-delà des frontières étaient une autre vie, un autre temps, irréel et dangereux comme les songes.

Il en est ainsi des premiers récits du peuple iranien, de l'épopée du géant Gilgamesh, ou de l'établissement du peuple d'Israël ou encore des légendes grecques ou scandinaves. L'histoire ne peut commencer qu'avec ces textes sacrés, qui lient aux mythes les plus anciens l'apparition d'une nation, d'un langage, d'une religion ou d'un gouvernement. Ce sont aussi des textes de la première création du monde puisqu'ils nous révèlent comment furent nommés les lieux. En les nommant, les hommes arrachent au néant les montagnes, les fleuves, les sources, les forêts et découvrent en eux les bases des villes et des temples futurs. C'est cet acte d'appropriation de la terre qui est la véritable source de l'histoire, inventant, par enchantement, l'instant où les hommes et les dieux se sont rencontrés.

La *Relation de Michoacán* est l'un de ces textes rares — tels les livres du *Chilam Balam* des Mayas du Yucatán ou le *Popol Vuh* des Mayas Quiché — qui nous donne à connaître cette genèse. Texte où est arrêtée par la vertu de l'écriture occidentale la magie verbale du passé fabuleux du peuple du Michoacán, quand, après des siècles d'errance, au milieu des guerres tribales commença à apparaître la destinée d'une nation qui joua un rôle important dans les civilisations de l'Amérique centrale.

Pourtant l'écriture, ici, est secondaire. Elle ne sert qu'à transmettre un message à la postérité et donne à ce texte son caractère étrange, presque onirique — testament laissé par un peuple avant de mourir et dont nous ne pouvons comprendre que des parcelles. L'écriture — cette main anonyme du 16^e siècle, cahotique, redondante, et ces illustrations naïves où la symbolique indienne se mêle à la tradition d'enluminure des moines de la Renaissance — est ici l'ultime moyen d'arrêter la fuite du temps, de sauver une mémoire en train de se perdre. L'écriture, c'est l'intervention du copiste, la traduction peut-être de

textes écrits en langue porhé, cette compilation d'un religieux inconnu qui a restitué en espagnol le message des derniers prêtres du Michoacán, sous la dictée parfois de Don Pedro Cuinierengari, fils d'un *petamuti* — nom des prêtres historiens de la cour du *Cazonci* ou souverain — et témoin des derniers instants du règne des Porhépecha.

C'est le caractère sacré de ce livre profondément indien qui nous trouble et nous émeut. Ce récit légendaire porté de génération en génération par les prêtres *petamuti* est solennel et empreint de beauté oratoire, comme l'enseignement des collèges religieux et militaires de Mexico Tenochtitlán qui servirent à Bernardino de Sahagún (1500-1590) pour écrire l'*Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*. Mais l'on pense aussi aux épopées encore vivantes aujourd'hui chez les peuples ignorant l'écriture, Tule de San Blas, Inuit du Grœnland, Dogon de l'Afrique équatoriale ou Tiwi de l'Océanie.

L'un des plus puissants et plus harmonieux de l'Amérique indienne, le royaume des Porhépecha est tout entier

Le Cazonci, souverain des Porhépecha, siégeant sur son trône devant l'assemblée des Uri, représentants des principales corporations du royaume (peintres, pêcheurs, chasseurs, etc.).



dévoué aux forces surnaturelles qui l'ont engendré et ne peut survivre à la chute de ses dieux. Dans cette société religieuse et hiérarchisée, seuls comptent les représentants du dieu du feu Curicaueri et de la déesse lunaire Xaratanga. Mais cette foi qui a fait la force des hommes aux premiers temps de la Conquête, lorsque les deux frères chichimèques Uapeani et Pauacum, les héros fondateurs, erraient avec leurs guerriers à la recherche d'une terre promise et d'une fondation pour leurs dieux, cette foi qui animait aussi Tariacuri, le fondateur de l'empire, et ses neveux lorsqu'ils gagnaient, village après village, le domaine de leur maître Curicaueri — c'est cette même foi qui maintenant paralyse les Porhépecha dans la crainte superstitieuse des présages, et les voue à la destruction.

Frappé dans ses œuvres vives, ses temples ruinés, ses idoles renversées et surtout l'unique incarnation de son dieu Curicaueri, le Cazonci Tangaxoan Tzintzicha, déchu et réduit en esclavage par le conquistador Nuño de Guzmán, le royaume porhépecha ne sait pas résister. Figés par une terre sacrée, les gens de ce peuple guerrier ne songent même pas à combattre. « D'où peuvent-ils venir, ceux qui arrivent, si ce n'est du ciel ? » dit le Cazonci à ses seigneurs. « Là où le ciel se joint à la mer, c'est de là que viennent ces cerfs (les chevaux) qu'ils amènent avec eux, selon ce qu'on raconte. Et qui sont-ils donc ? »

Pour accueillir ces nouveaux dieux qui arrivent, les Indiens leur envoient des offrandes. Comme à leurs dieux, le Cazonci envoie des peaux aux couleurs des quatre parties du monde. Et au centre de la cour, pour le dieu principal Hernán Cortés, il fait déposer de l'or.

Mais ces « dieux du ciel », messagers terrifiants de l'autre monde, les Indiens comprendront bientôt qu'ils ne viennent pas apporter la réponse à leurs prières et à leurs offrandes, mais accomplir la parole funeste des oracles.

La nouvelle de la destruction de l'empire ennemi de Mexico Tenochtitlán, loin de soulager le Cazonci, l'inquiète encore davantage. « Qui êtes-vous ? » demande-t-il à Montaña, le premier Espagnol qui pénètre sur son territoire. « D'où venez-vous ? Que cherchez-vous ? Car des hommes tels que vous, nous n'en avions encore jamais vu. Pourquoi êtes-vous



Les prêtres curitiecha (ceux qui offraient l'encens) des temples, entourant le Grand Prêtre ou Petamuti, qui porte les insignes de son rang : la lance et laalebasse sertie de turquoises. « Et l'on disait que c'était le peuple tout entier qu'ils portaient ainsi sur leur dos. »

► venus de si loin ? Est-ce que dans votre pays natal il n'y a plus rien à manger et à boire, pour que vous soyez venus connaître des peuples étrangers ? Et que vous aviez fait les Mexicains pour que, étant dans leur ville, vous les ayez détruits ? », comme le rapporte Cervantes de Salazar, dans sa *Crónica de la Nueva España*.

Les questions angoissées du peuple porhépecha recevront bientôt leur réponse. Immobiles et sans force, les hommes regardent ces nouveaux dieux qui arrivent. Les dieux anciens Xaratanga, Curicaueiri, la mère Curicauaperi, Hurendequauecara, les gardiens des grottes et des montagnes, les esprits des sources et des lacs, les dieux des quatre parties du monde et de l'enfer, tous sont déjà retournés au néant. Ce que désirent les nouveaux venus, c'est l'or, l'« excrément du soleil », le symbole de la puissance divine. Insatisfaits des trésors de guerre que leur livre le Cazonci, ils en veulent sans cesse davantage, et pour cela pillent les temples et violent les sépultures des plus grands rois.

Déjà la ville frontière, l'imprenable Taximaroa, a été réduite en cendres par les nouveaux conquérants. Les maladies déciment le peuple et anéantissent les villages : grippe, variole, rougeole. Présentant le sort terrible qui l'attend, dans la solitude de cette fin du monde que les

dieux ont déserté, le dernier roi de Porhépecha ne peut plus être silencieux : « Ils viennent », s'écrie-t-il, « devons-nous donc disparaître ? »

Le capitaine de guerre du Cazonci, Timas, sait déjà qu'il n'y a d'autre issue que dans la mort : « Seigneur, faites apporter du cuivre, nous le chargerons sur nos épaules et nous nous noierons dans le lac, ainsi nous arriverons plus vite, et nous rejoindrons ceux qui sont déjà morts. »

C'est la chute des dieux qui marque la fin de l'empire des Porhépecha. Comme à Campoalla ou à Tlaxcala, comme à Mexico Tenochtitlán, les nouveaux venus détruisent d'abord leurs ennemis les plus redoutables : les statues sont jetées au bas des temples et réduites en poussière, sous les yeux des Indiens : « Pourquoi nos dieux ne se mettent-ils pas en colère ? Pourquoi ne les maudissent-ils pas ? » Mais les dieux restent silencieux. Vaincus sans avoir même combattu, ils ont abandonné leurs domaines et leurs temples, et ils sont retournés vers les lieux mystérieux de leur origine, sous la terre au sein des volcans, au fond des lacs, ou bien dans l'épaisseur des forêts des terres chaudes où ils étaient peut-être nés.

Avec la chute de dieux des Porhépecha commence une autre conquête du Michoacán, celle qui se fait, non pour la gloire et la puissance des anciens dieux chichimèques, mais pour la possession des terres, pour le pouvoir sur les hommes et pour l'or. Devant ces conquérants, tout a disparu, tout est devenu silencieux, comme l'avaient annoncé les augures. Sur les bords d'un fleuve, au gué de Nuestra Señora de la Purificación (sans doute près de la ville de Puruandiro, sur la frontière de l'actuel Etat mexicain de Guanajato), en cette



Photos Jean-Loup Charmet © Real Biblioteca de El Escorial et Editions Aguilari, Madrid

Les premiers Espagnols entrent au Michoacán. Dans sa résidence de Tzintzuntzan, au bord du lac de Pátzcuaro, le Cazonci donne l'ordre d'envoyer des présents (vivres, haches de cuivre, jarres de vin et peaux aux couleurs des quatre côtés du monde) aux étrangers qu'on dit des dieux, car « D'où peuvent-ils venir, ceux qui arrivent, si ce n'est du ciel ? ». Aux pieds du roi, déjà, les rondaches d'or et les demi-lunes d'argent qui seront la raison de la mise à sac du royaume.

année 1530, le dernier Cazonci est torturé et mis à mort par le conquistador Nuño de Guzmán après une parodie de procès. Avec lui s'éteint la glorieuse lignée des Uacusecha, les Aigles, qui avaient construit l'empire, et le règne du dieu Curicaueiri, dont il était la dernière incarnation sur la terre. Une autre parole, une autre conquête vont commencer, qui vont recouvrir le silence indien.

Seule demeure aujourd'hui, comme un testament, par la grâce de cette *Relation* anonyme, la mémoire de cette grandeur, la légende émouvante et vraie du temps passé, quand la poésie et l'histoire ne faisaient qu'un, et que le royaume des hommes ressemblait au domaine des dieux. ■

JEAN MARIE G. LE CLEZIO, d'origine franco-mauricienne, est l'auteur d'une œuvre importante de romancier et d'essayiste. Outre la *Relation* de Michoacán (1984), qu'il a traduite et présentée en français, il faut citer, parmi ses nombreux ouvrages, sa traduction de textes mayas, *Les prophéties de Chilam Balam* (1976), et son dernier roman, *Le chercheur d'or* (1985). Il fait des séjours répétés au Mexique depuis 1973 et il est chercheur à temps partiel au Colegio de Michoacán.